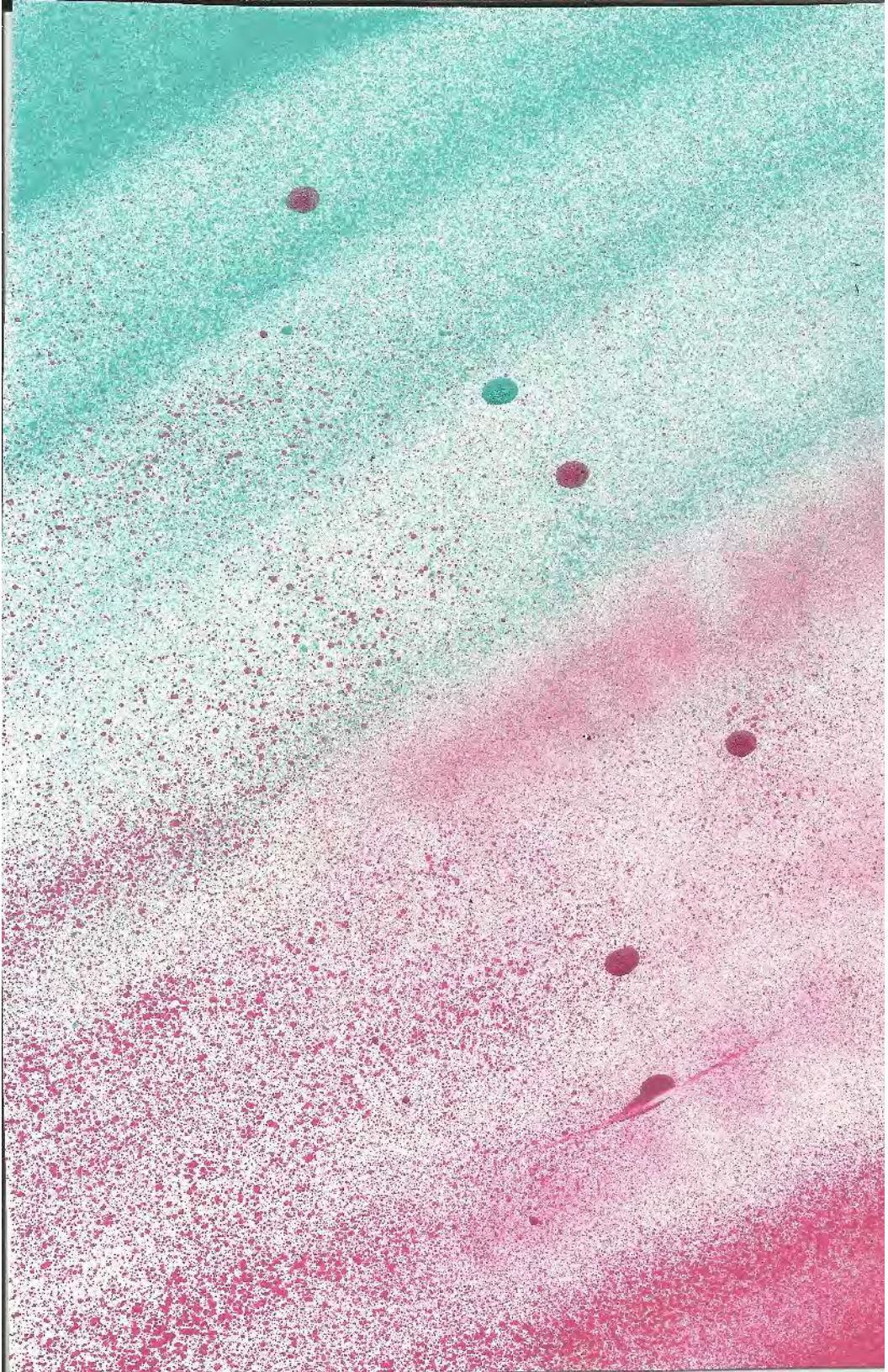


**COMMENÇONS  
CE QUI SUIVRA**

**DÉPASSER  
L'ABSTENTIONISME**

**CONSTRUIRE UNE  
PUISSANCE AUTONOME  
RÉVOLUTIONNAIRE**








Voici un texte publié avec à la fois un sentiment d'urgence - celle de fournir une compréhension de la situation qui est la nôtre, d'affronter une pensée au système électoral - et de sérénité. Nous savons que ce qui a commencé, la décomposition des forces issues du siècle passé et leur réagencement autour de nouveaux horizons, se jouera sur le temps long.



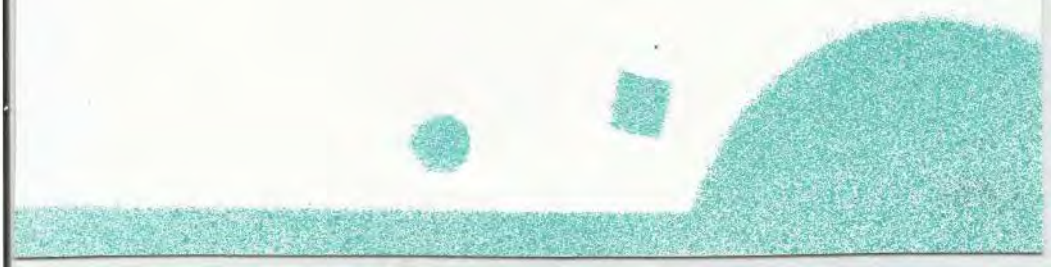


Le prochain gouvernement devra administrer la fin du monde. Dans les îlots de chaleur, les pauvres, les vieillards et les exclus meurent par dizaines de la canicule combinée à l'isolement. Au bonheur des touristes, mais évidemment à l'horreur des habitant.es, les rivières de Gaspésie sont chaudes, les poissons absents ou parasités. Dans les nappes phréatiques, les failles techniques déversent des produits gaziers et pétroliers. Les images qui nous viennent de l'ouest sont apocalyptiques : les feux de forêt produisent des brasiers, véritables routes d'enfer et leurs nuages opaques transforment le jour en nuit. Les foremans rassurent les planteurs et planteuses d'arbres: «y'a rien là, on continue le travail». Cette réalité est sur toutes les lèvres : l'été le plus chaud jamais enregistré sera annoncé chaque année jusqu'en 2022. Les technicien.nes du dérèglement climatique, politicien.nes et scientifiques chercheront dans ceux-ci tous les moyens pour justifier leur pauvre existence. Le groupe Ouranos, spécialisé dans l'adaptation de l'économie aux changements climatiques cristallise les espoirs de contenir la catastrophe, de faire durer la fin du monde à coups de lois sur les infrastructures critiques, d'accusations de terrorisme, de normalisation de l'exception. Le devenir-sanctuaire de Montréal est compatible avec la déportation des demandeurs et demandeuses d'asile venant d'Haïti. Radio-Canada parle décroissance alors que les camps qui naissent contre les oléoducs sont démontés et des centaines de protecteurs et protectrices de l'eau sont arrêté-es.

Le spectacle a assez duré.

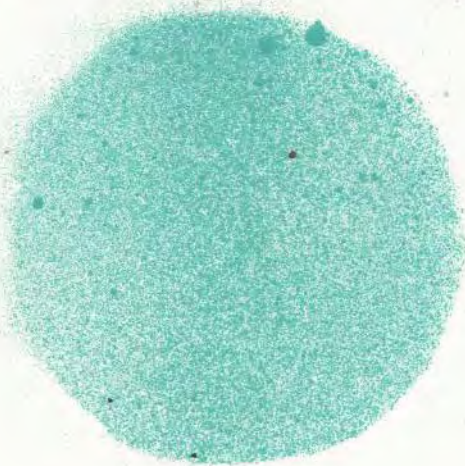


À la veille des élections, nous sommes mis face à notre propre impuissance. Alors que toutes les conditions matérielles et existentielles nécessaires à une révolution sont réunies, personne n'entame réellement d'en poser les bases. Aucune force en présence ne pourra entraver significativement le renforcement des frontières, la déportation et l'emprisonnement des migrant.es, la destruction des territoires et des formes de vie qui en dépendent, la chasse aux pauvres et la transformation des villes en fourmillières de flics et d'employé.es de Google avides de nos data. Face au présage d'une victoire de la CAQ ou du PLQ, avec l'autre parti arrachant la première opposition, nous n'avons droit qu'à deux clichés. D'un côté, quelques anarchistes, les plus légers, appellent à un abstentionnisme passif, mettant en lumière l'évanouissement de toute forme de projet politique, positif ou négatif. De l'autre, des communistes du siècle passé transforment des jeunes isolé.es en militant.es qui nous invitent à construire le pouvoir ouvrier : «Prêts à mourir, prêts à tuer! ». Ils et elles prennent au moins la peine de s'afficher. À l'assemblée et dans les ministères, la droite laissée à elle-même pourra aisément se livrer à des offensives prédatrices. Le mouvement est à bout de souffle.





Ces expressions pathétiques de notre colère rendent pressante la nécessité de dessiner un nouvel horizon révolutionnaire, de redéfinir la conflictualité historique. Le fait qu'au cours des dernières années, beaucoup de militant.es issues des diverses luttes se tournent vers Québec Solidaire ne doit pas être compris comme de l'opportunisme, mais plutôt comme l'échec des révolutionnaires à formuler des propositions, à partager des analyses conséquentes, à tenir des lieux, à construire avec sérieux une force destituante. L'appareil de capture de Québec Solidaire, qui depuis 2012 seulement a engouffré tellement de «révolutionnaires», de «communistes», d'«anarchistes», de «radicaux» montre aujourd'hui son vrai visage : condamnation préalable de la violence-à-être-commise lors du G7 par GND, discours populistes, nationalistes et coloniaux à la Catherine Dorion, tergiversations QS-PLC de Marissal. Les organisateurs de la campagne ne veulent qu'un nouveau trophée à mettre sur leur foyer, et sont prêts à toutes les trahisons pour le faire. Il est clair pour nous qu'à travers leur exercice de politique classique, et malgré leur mépris petit-bourgeois, les militant.es de Québec Solidaire se rapprochent davantage des autres partis qu'ils ne s'en distinguent : ils participent à la mise en scène glorieuse des corps sans monde.

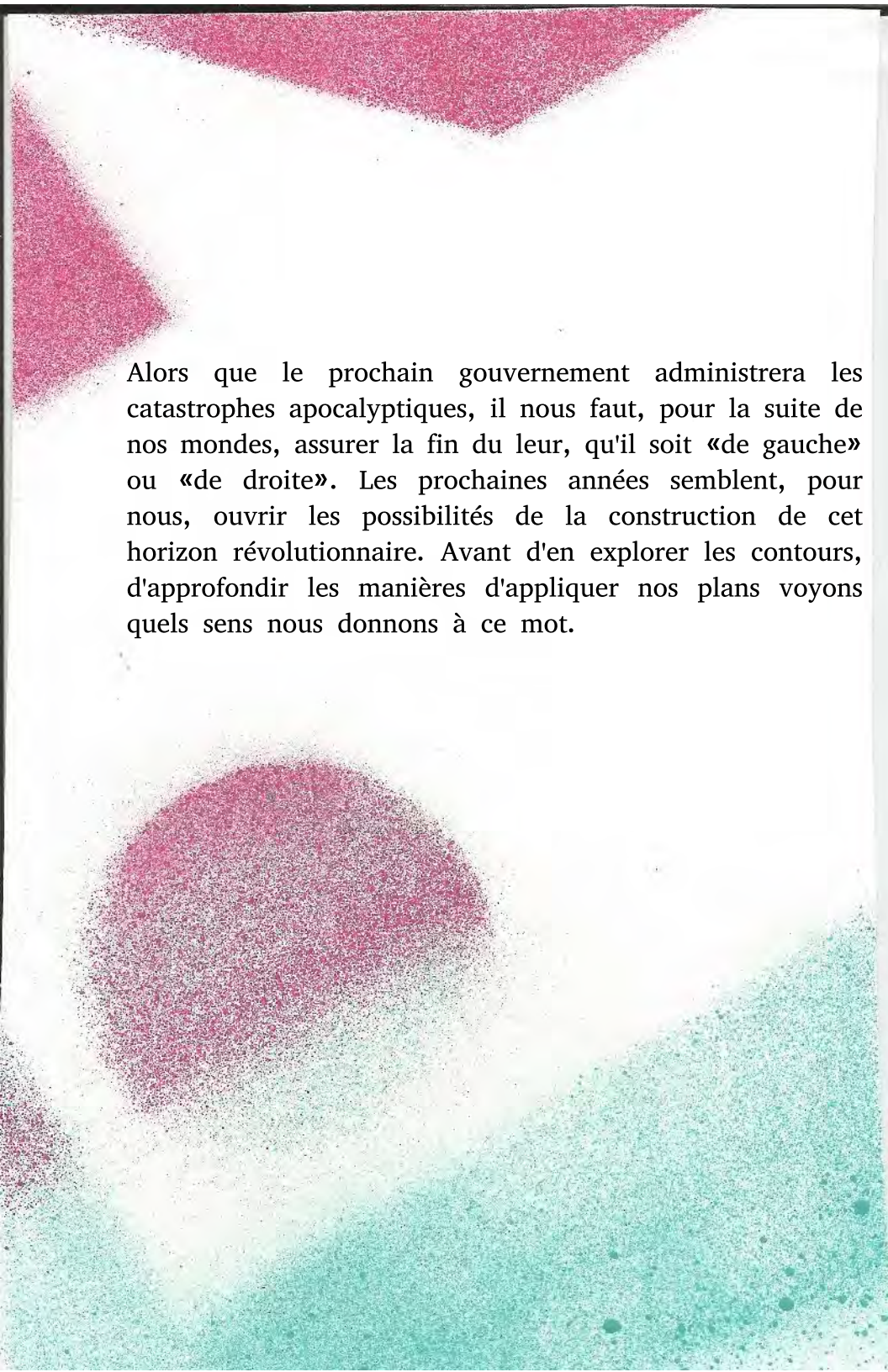


L'idée qu'il y aurait plusieurs mondes qui existent simultanément apparaît aujourd'hui comme l'évidence qu'elle est - «on vient pas du même monde», «touche pas à mon monde», «attention à ton monde». Seul.es les idéologues libéraux et libérales croient - parce que tel est leur désir - qu'il existe une temporalité unique, déployée dans un espace uniforme où des intérêts individuels s'affrontent. Cette fantaisie universaliste revient soit à oublier qu'on appartient à un monde particulier, soit à avouer n'en avoir effectivement aucun. Les réactionnaires et les révolutionnaires savent qu'en politique ce sont toujours des mondes différents qui se font la guerre ou qui composent ensemble. C'est pourquoi nous disons que pour grandir en puissance et en nombre, plus qu'une plateforme, ce sont des mondes qu'il faut rendre visibles et proposer. En l'absence d'un ensemble d'habitudes, de solidarités, de paroles, d'affects et de lieux qui se renvoient les uns aux autres - d'une consistance à partager et à transformer, à défendre et à amplifier - il apparaîtra toujours plus intéressant de viser à l'élection de représentants puisque c'est ce qui nous est proposé par le spectacle. Il faut nous libérer de ce réflexe et faire sécession, une fois pour toutes, avec tous les appareils de capture parlementaires et, fragment par fragment, nous rendre ingouvernables.



Ce texte n'est pas une critique, ni de la «société» ni de la forme du parti, car le sentiment rendant nécessaire d'y répondre impliquerait de croire à ce spectacle, penser que nous ne vivons pas de fond en comble dans l'empire du mensonge. Or l'époque n'est plus à la recherche de telle vérité et les révolutionnaires sérieux et sérieuses ne peuvent plus se complaire dans la contestation, dans la revendication. Il est plutôt temps de se constituer en puissance, matérielle et spirituelle, théorique et empirique et de mener les batailles qui doivent être menées, de gagner les guerres qui doivent être gagnées.

Commencer à tracer un horizon politique pour le 21<sup>e</sup> siècle implique de partir de la tête coupée du roi. C'est-à-dire, qu'à la différence des idéologies passées, il nous faut sortir du paradigme de la souveraineté, où la question de l'État, de sa conquête ou de sa destruction, est centrale. Nous affirmons donc la nécessité d'une pratique autonome: ne pas chercher la prise du pouvoir, mais l'organisation de nos existences. Ne pas avoir de programme, mais partager des plans clairs. Des plans d'agencement hétérogènes où la négativité de l'affrontement s'articule à la positivité de nouvelles créations du commun. Ces plans ne doivent pas seulement nous permettre de comprendre qui sont nos ennemi.es et qui sont nos ami.es. Il faut aussi savoir ce dont nous avons besoin et comment le prendre, ce qui nous nuit et comment le neutraliser. Il est question de soin, il est question de domination, il est question de travail et des autres manières de déployer nos vies à explorer. L'ennemi est aussi en notre sein, tant que la mixité est ressentie comme une nécessité pesante - poids dont la non-mixité soulage. Si nous n'avons pas de programme, c'est qu'il n'apparaît plus possible de fournir des ensembles théoriques ou stratégiques qui répondraient à l'entièreté des points de vue, des points de vies qui cherchent aujourd'hui à se défaire de l'emprise du pouvoir moderne/colonial.

The background of the page is an abstract composition of textured, stippled shapes. At the top, there are two triangular shapes pointing downwards, one on the left and one on the right, both filled with a dense red stippled pattern. Below these, a large, roughly circular shape is filled with the same red stippled pattern. In the bottom right corner, there is a large, irregular shape filled with a dense green stippled pattern. The overall effect is that of a hand-drawn or screen-printed abstract design.

Alors que le prochain gouvernement administrera les catastrophes apocalyptiques, il nous faut, pour la suite de nos mondes, assurer la fin du leur, qu'il soit «de gauche» ou «de droite». Les prochaines années semblent, pour nous, ouvrir les possibilités de la construction de cet horizon révolutionnaire. Avant d'en explorer les contours, d'approfondir les manières d'appliquer nos plans voyons quels sens nous donnons à ce mot.

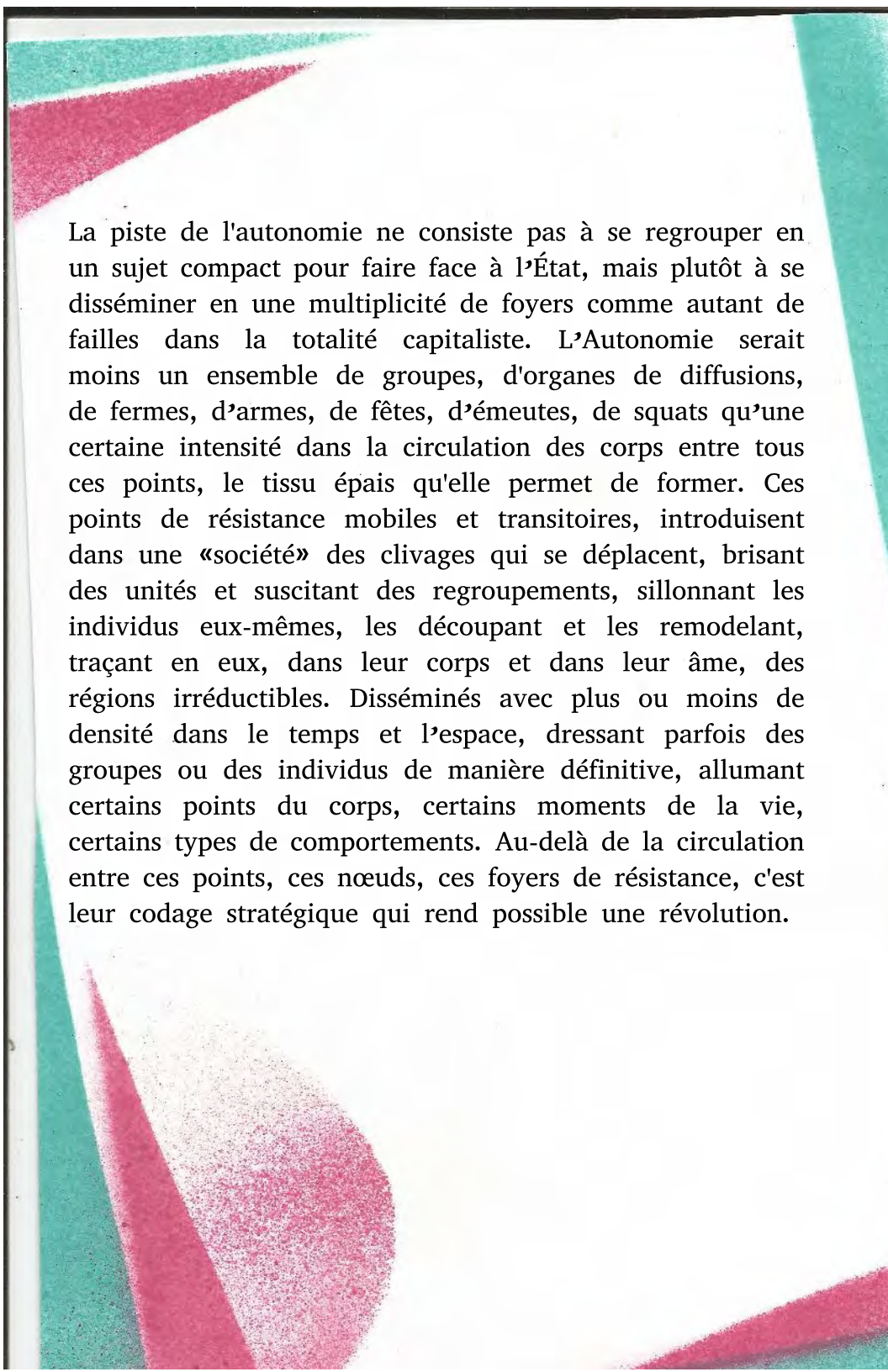




# PLANS

Devant cette situation de vide historique, et relativement aux attaques qui viendront, ceux et celles pour qui il semble nécessaire de prendre au sérieux leur existence se doivent de s'organiser. Si on exclut les quelques individus qui veulent appliquer à la lettre des programmes révolutionnaires d'une autre époque, avouons franchement que personne n'a vraiment d'idée de ce qu'il faut faire. Les idéologies du 19e siècle sont mortes et les identités révolutionnaires s'effacent peu à peu. Certain.es s'amuse(nt) encore, pour la mémoire, à faire vivre des formes qui n'ont aujourd'hui aucune résonance. Les cartes sont brouillées. Personne n'a de plan.

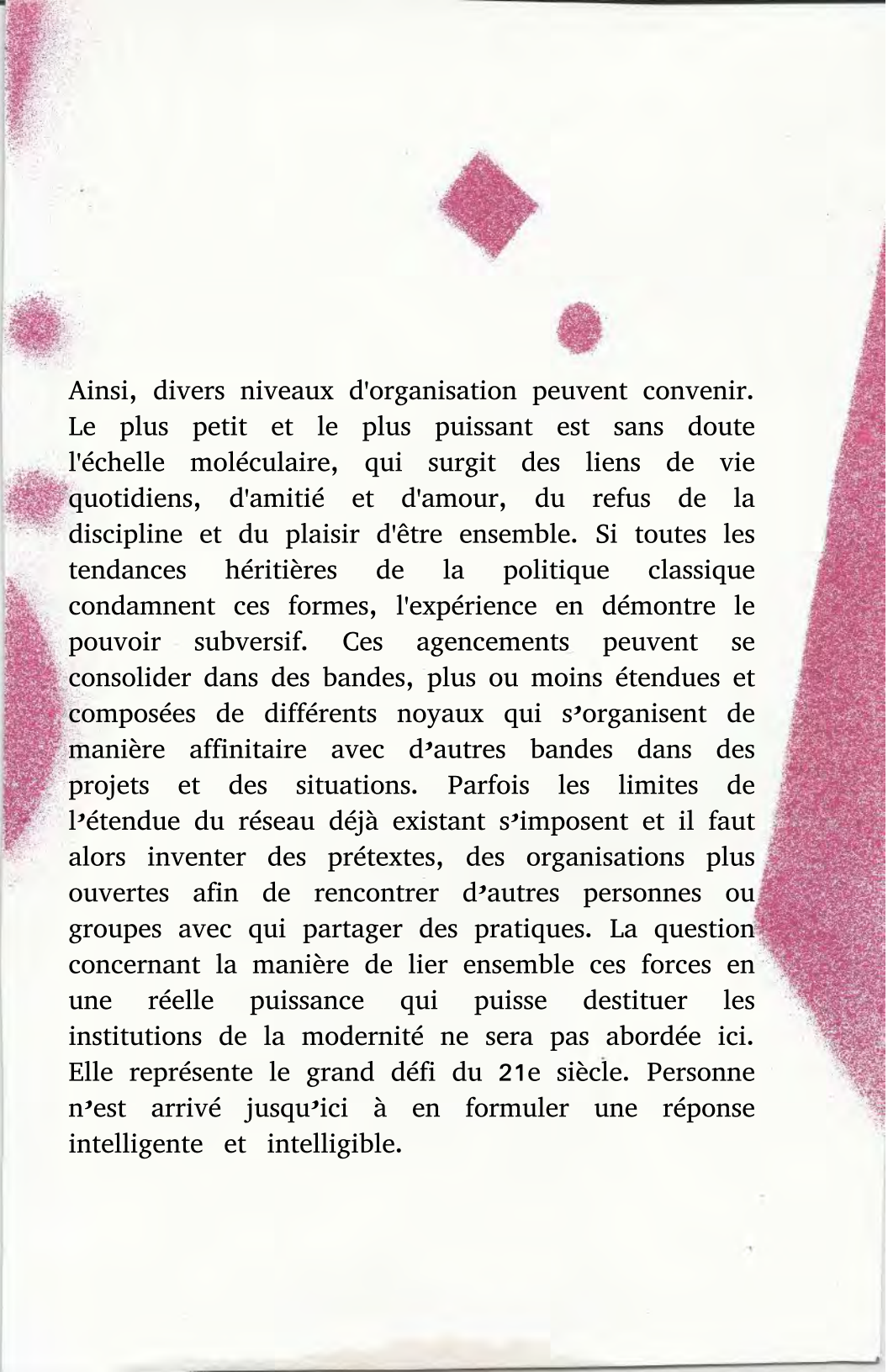
Mais dans cette modernité triomphante, dans cette noirceur existentielle, une petite flamme brille peut-être toujours. Une piste qui pourrait éclairer ceux et celles qui n'ont toujours pas abandonné l'espoir de faire s'effondrer l'Empire - ce par quoi nous entendons l'ensemble des dispositifs qui assurent le fonctionnement normal du «monde», ce qui opère la pacification de la guerre latente entre les mondes incompatibles et la séparation des mondes compatibles. Contre cette monstruosité, la seule voie qu'il nous reste aujourd'hui est celle de construire une puissance révolutionnaire autonome.

The page features an abstract background with teal and pink geometric shapes. A large teal triangle is in the top-left corner, and a pink triangle is below it. Another teal triangle is in the top-right corner. In the bottom-left, there is a teal triangle and a pink triangle. A large, textured pink shape is in the bottom-center, and a pink triangle is in the bottom-right corner.

La piste de l'autonomie ne consiste pas à se regrouper en un sujet compact pour faire face à l'État, mais plutôt à se disséminer en une multiplicité de foyers comme autant de failles dans la totalité capitaliste. L'Autonomie serait moins un ensemble de groupes, d'organes de diffusions, de fermes, d'armes, de fêtes, d'émeutes, de squats qu'une certaine intensité dans la circulation des corps entre tous ces points, le tissu épais qu'elle permet de former. Ces points de résistance mobiles et transitoires, introduisent dans une «société» des clivages qui se déplacent, brisant des unités et suscitant des regroupements, sillonnant les individus eux-mêmes, les découpant et les remodelant, traçant en eux, dans leur corps et dans leur âme, des régions irréductibles. Disséminés avec plus ou moins de densité dans le temps et l'espace, dressant parfois des groupes ou des individus de manière définitive, allumant certains points du corps, certains moments de la vie, certains types de comportements. Au-delà de la circulation entre ces points, ces nœuds, ces foyers de résistance, c'est leur codage stratégique qui rend possible une révolution.

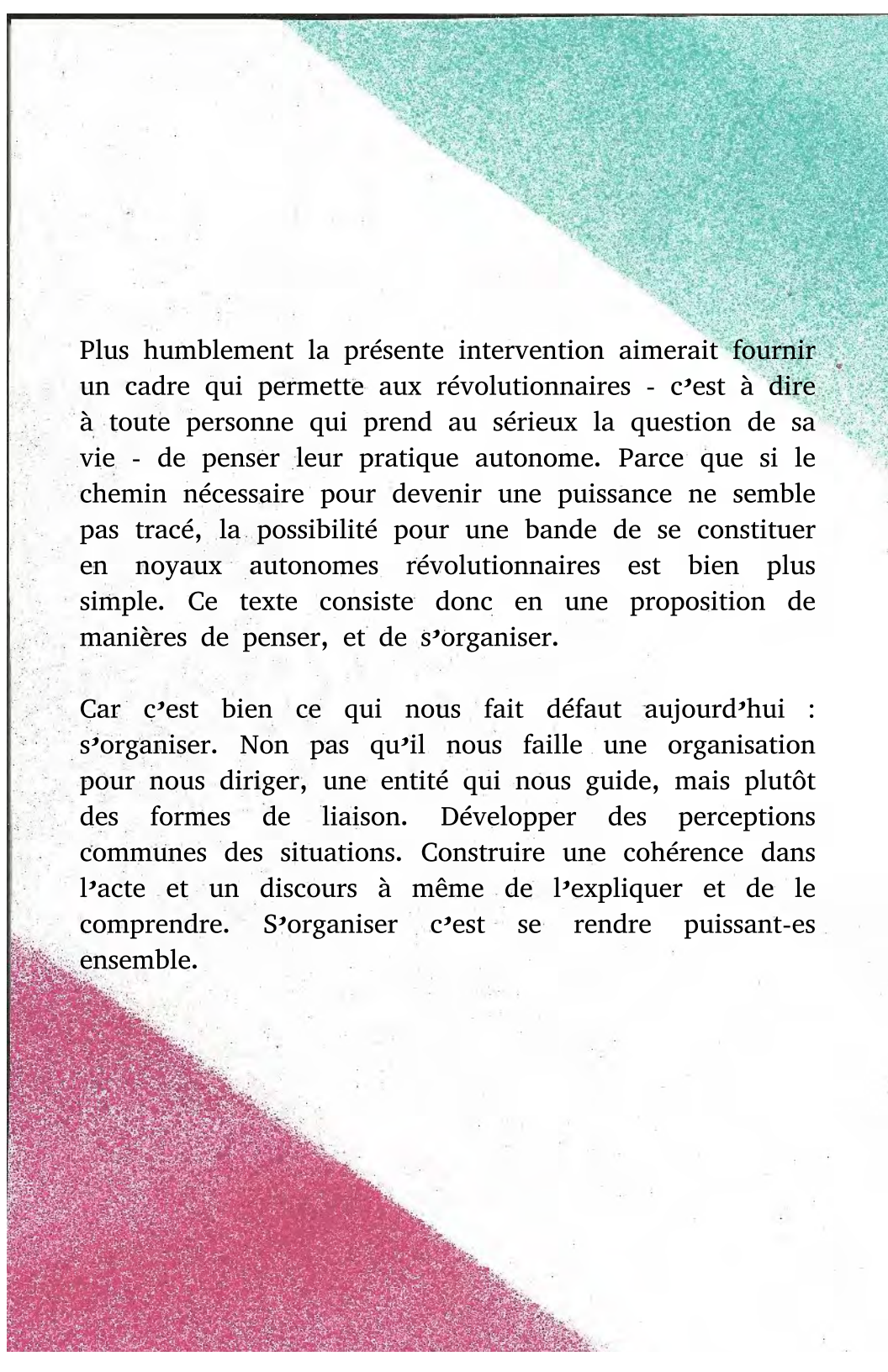


La volonté de construire une puissance part du constat qu'il existe déjà une multiplicité de forces autonomes dispersées en divers lieux et réseaux, divisées en plusieurs communautés et tendances. La puissance ne peut émerger que de la collaboration de ces forces. Non pas de leur unité sous un étendard uniformisant, mais de leur alignement commun dans des situations, de leur association parfois ponctuelle parfois permanente. Bref de leur capacité à croiser leurs mondes. S'il n'est possible de penser aujourd'hui cette densification et cet agrandissement de la toile révolutionnaire qu'en liant des milieux, qu'en construisant des amitiés fortes, il s'agit aussi, pour faire face à la réalité de la surveillance et de la répression de trouver l'équilibre entre le caché et le montré, le visible et l'invisible.



Ainsi, divers niveaux d'organisation peuvent convenir. Le plus petit et le plus puissant est sans doute l'échelle moléculaire, qui surgit des liens de vie quotidiens, d'amitié et d'amour, du refus de la discipline et du plaisir d'être ensemble. Si toutes les tendances héritières de la politique classique condamnent ces formes, l'expérience en démontre le pouvoir subversif. Ces agencements peuvent se consolider dans des bandes, plus ou moins étendues et composées de différents noyaux qui s'organisent de manière affinitaire avec d'autres bandes dans des projets et des situations. Parfois les limites de l'étendue du réseau déjà existant s'imposent et il faut alors inventer des prétextes, des organisations plus ouvertes afin de rencontrer d'autres personnes ou groupes avec qui partager des pratiques. La question concernant la manière de lier ensemble ces forces en une réelle puissance qui puisse destituer les institutions de la modernité ne sera pas abordée ici. Elle représente le grand défi du 21<sup>e</sup> siècle. Personne n'est arrivé jusqu'ici à en formuler une réponse intelligente et intelligible.





Plus humblement la présente intervention aimerait fournir un cadre qui permette aux révolutionnaires - c'est à dire à toute personne qui prend au sérieux la question de sa vie - de penser leur pratique autonome. Parce que si le chemin nécessaire pour devenir une puissance ne semble pas tracé, la possibilité pour une bande de se constituer en noyaux autonomes révolutionnaires est bien plus simple. Ce texte consiste donc en une proposition de manières de penser, et de s'organiser.

Car c'est bien ce qui nous fait défaut aujourd'hui : s'organiser. Non pas qu'il nous faille une organisation pour nous diriger, une entité qui nous guide, mais plutôt des formes de liaison. Développer des perceptions communes des situations. Construire une cohérence dans l'acte et un discours à même de l'expliquer et de le comprendre. S'organiser c'est se rendre puissant-es ensemble.

Pour y arriver, il suffit de faire des plans. Expérimenter des plans d'existence et mettre à exécution des plans de résistance. Autrement dit, trouver des manières de vivre et de résister. Combiner l'habiter et l'attaque, le soin et la guerre. Nous entendons le terme de «plan» selon trois définitions différentes :

1. Suite ordonnée d'opérations prévue pour atteindre un but, projet ainsi élaboré.
2. Organisation générale des différents éléments de quelque chose, des principales parties d'un fragment.
3. Carte, représentation graphique d'une région, d'un réseau.

Les plans de résistance correspondent à la première manière de comprendre le mot, les plans d'existence à la seconde. La troisième concerne le plan révolutionnaire, c'est-à-dire le réseau diffus et invisible qui lie l'ensemble des plans spécifiques. Alors que beaucoup ont omis le premier ou le deuxième dans l'élaboration du troisième, il n'est plus possible aujourd'hui de ne pas les prendre pour fondement.





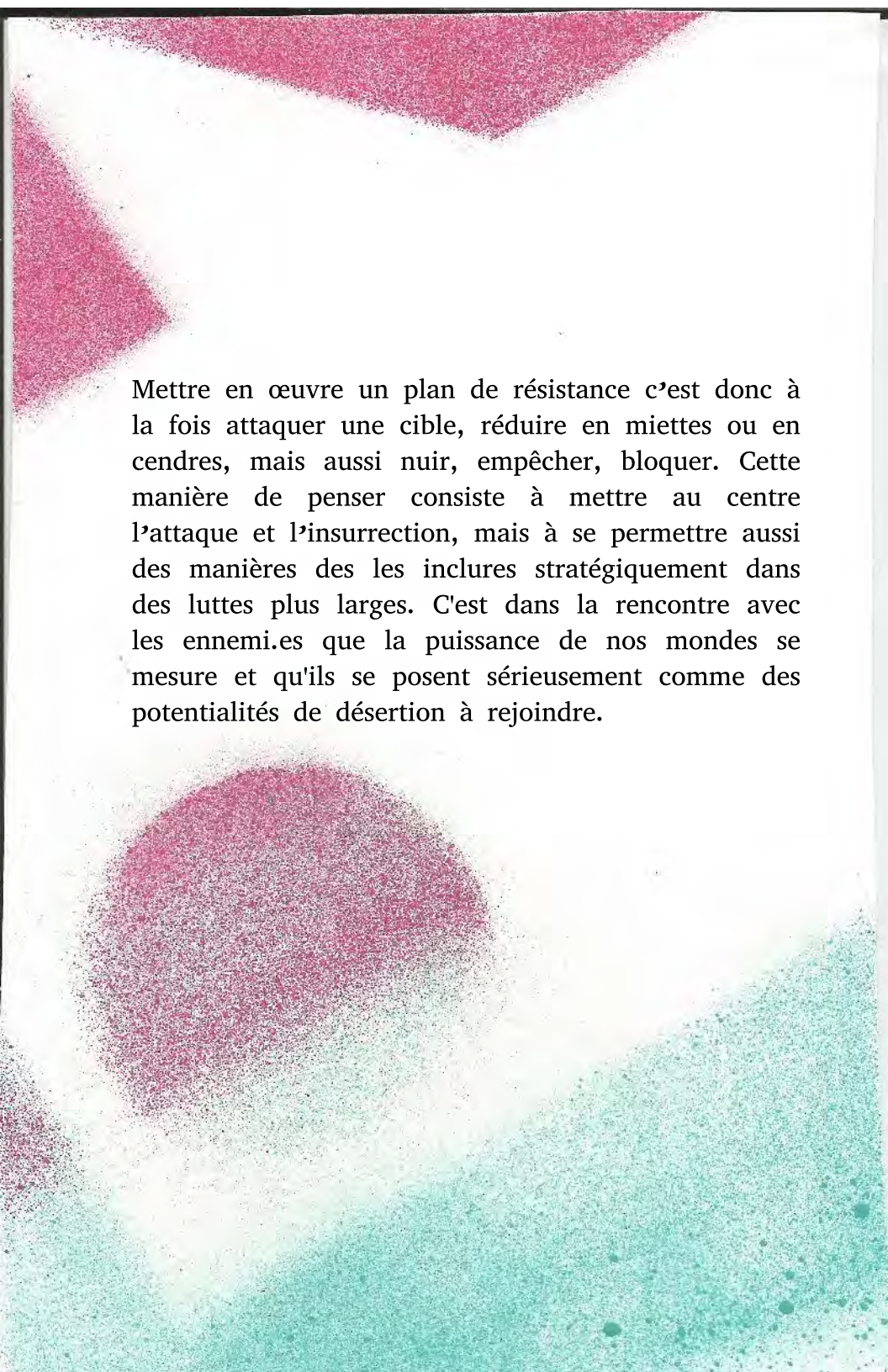
# PLAN DE RÉSISTANCE

L'importance de développer des plans de résistance répond à l'exigence pour tout mouvement révolutionnaire d'attaquer l'ordre établi, de faire vaciller le pouvoir d'État et le capitalisme. Ces plans doivent être compris comme des manières de faire : comment attaquer une banque, un poste de police, un bureau de ministre, comment tenir des grèves, des blocages, comment saboter un pipeline, une mine, une élection; comment traverser une frontière, comment éviter la prison, comment en sortir; comment mettre en échec la police, les gardes de sécurité, à l'échelle d'une école ou d'un chantier, puis d'un quartier, puis de la ville ou d'une région complète; comment vider un supermarché pour nourrir et habiller la grande famille; comment humilier des fachos ou des mascus; comment se soigner pendant une action. En d'autres termes, comment faire de sa vie un obstacle de plus pour le rouleau compresseur de la modernité.

Par plan de résistance, nous entendons essentiellement l'expérience du niveau de violence nécessaire qu'il nous faudra mobiliser pour rendre effectives toutes tentatives insurrectionnelles et pour mettre en échec la contre-révolution qui ne se fera pas attendre. Avoir l'audace métallique d'affronter la cuirasse du pouvoir. Ne pas se contenter d'inventer une nouvelle spontanéité, mais utiliser contre la société spectaculaire, le fantasme pour le feu qu'elle entretient. Penser ces attaques comme l'écume d'une vague qui déferlera sur tout les territoires. Des assauts seront lancés, pourtant, qui importeront moins que la position d'où ils le seront, car nos assauts minent les forces de l'Empire tandis que notre position mine sa stratégie.

La nécessité de l'insurrection dans l'opposition au système moderne/colonial met en lumière la manière dont on doit penser ces plans. L'insurrection se définit comme un mouvement de masse circonscrit qui attaque violemment une structure du pouvoir. Il ne faut donc pas réfléchir les plans comme des suites logiques de moments et d'actions, mais plutôt comme les manières de mettre en place les tactiques. C'est-à-dire ce qui concerne le comment, la façon.



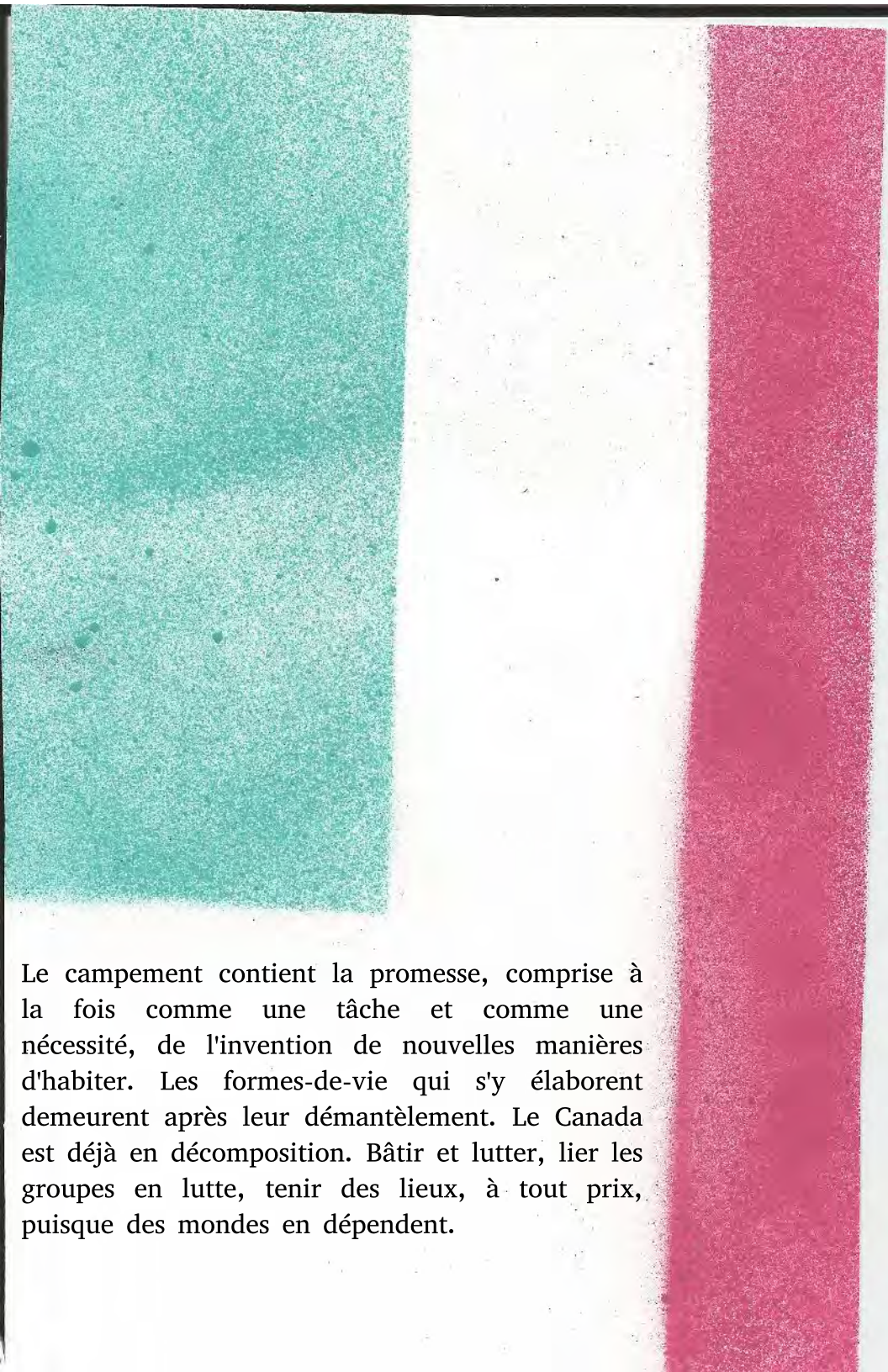
The background of the page is an abstract composition of textured, stippled shapes. At the top, there are two triangular shapes pointing downwards, one in red and one in a darker red. In the lower half, there is a large, circular red shape on the left and a large, irregular green shape on the right. The overall effect is that of a hand-drawn or screen-printed abstract design.

Mettre en œuvre un plan de résistance c'est donc à la fois attaquer une cible, réduire en miettes ou en cendres, mais aussi nuire, empêcher, bloquer. Cette manière de penser consiste à mettre au centre l'attaque et l'insurrection, mais à se permettre aussi des manières des les inclure stratégiquement dans des luttes plus larges. C'est dans la rencontre avec les ennemi.es que la puissance de nos mondes se mesure et qu'ils se posent sérieusement comme des potentialités de désertion à rejoindre.

L'une des offensives les plus prévisibles des prochaines années, l'avancement de projet extractif (miniers, pétroliers, gaziers, etc.), mettra à l'épreuve notre capacité à lier stratégies et tactiques. La variété de projets coloniaux disséminés sur l'ensemble des territoires revendiqués par l'État québécois doit être pensée comme une fenêtre d'opportunités pour la construction d'un mouvement révolutionnaire. Non seulement sont-ils au coeur du projet de croissance économique capitaliste, ces projets sont aussi le moyen par lequel le gouvernement cherche à affirmer sa souveraineté impériale par la destruction et l'intégration, donc l'assimilation, des formes de vie autochtones qui contestent l'universalité moderne/coloniale. Ils ouvrent donc la porte à la composition entre différents mondes, autochtones et allochtones et entre des tendances anticapitalistes et écologistes. Ils nous permettent d'explorer, par la pratique, ce que pourrait être une puissance destituante, autrement dit une forme de lutte qui rendrait inopérants, incapables, les dispositifs de l'État et du capitalisme. Une force qui destitue et qui, à la différence des réflexes constitutants des vieilles traditions révolutionnaires, ne viendrait pas s'imposer comme nouvelle gouvernance.



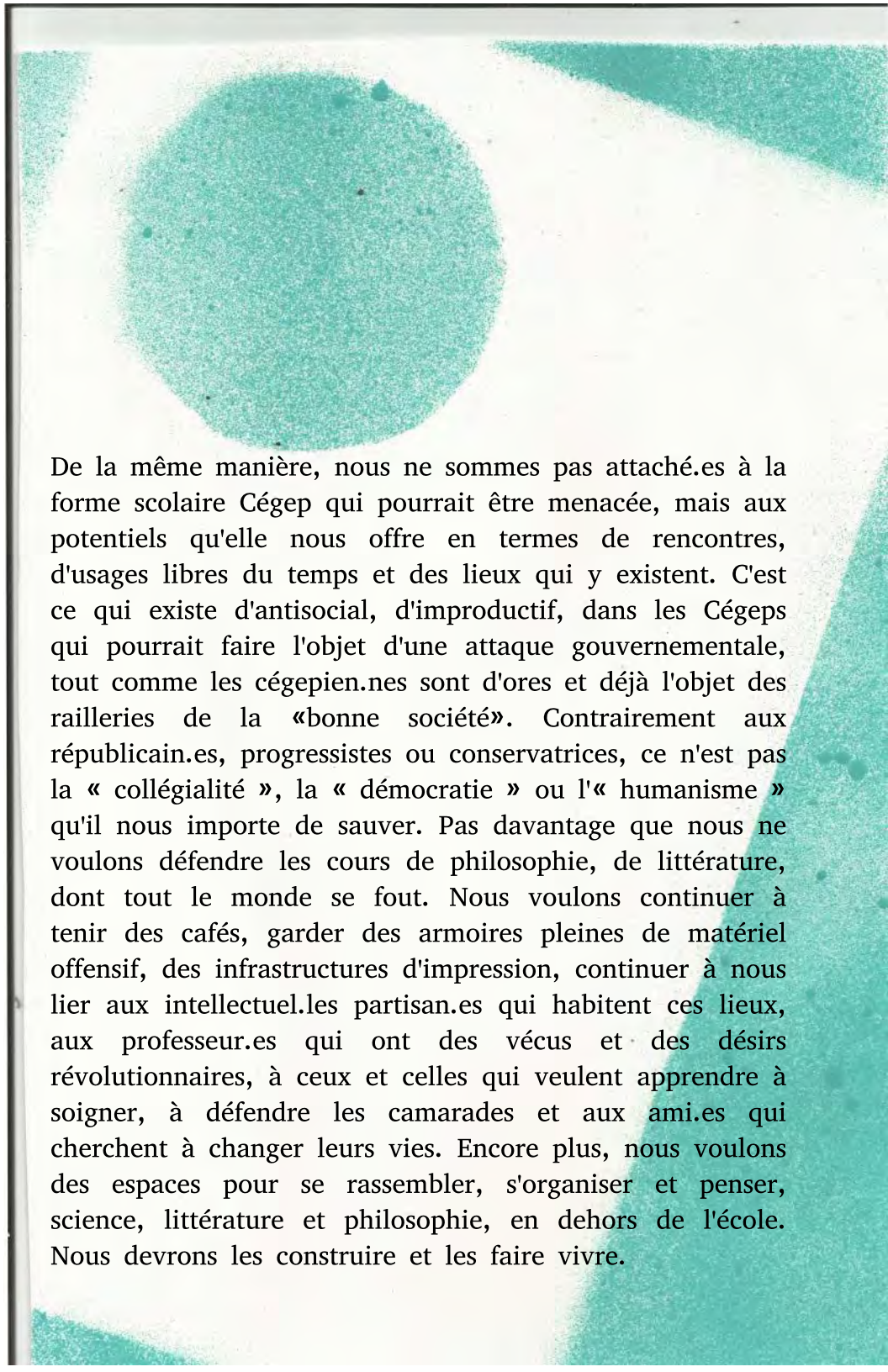
L'effort de mise en place de projets d'exploitation massive des ressources en terres volées en assure sa contestation. Des exemples récents comme l'action de sabotage et la barricade du puits Galt 4 de la compagnie pétrolière Junex montrent la capacité pour des bandes autonomes bien organisées de mettre un frein à ces poussées extractivistes et par le fait même de se lier à des communautés autochtones et à des organisations écologistes. En effet plus d'un an après ce blocage, l'entreprise n'a toujours pas recommencé ses activités. Plus largement, la séquence de lutte qui s'est ouverte à Standing Rock n'est toujours pas terminée. Sur l'île de la Tortue, territoire qu'on appelle tristement Amérique, le contexte actuel de résurgence autochtone et la puissance de leurs luttes doivent être mesurées avec attention. La prolifération de la forme du camp sur les territoires menacés par l'extractivisme pose la question du lien entre lutter et habiter. Les camps contre le pipeline Bayou Bridge en Louisiane ou ceux contre la ligne 3, du Manitoba au Minnesota, le camp Unis'tot'en, en territoire Wet'suwet'en (Colombie-Britannique) qui continue leur occupation depuis 2010 et celui des protecteurs et protectrices Mi'kmaq du Treaty truck House contre Alton Gas (Nouvelle-Écosse) qui bloque un projet d'extraction gazière depuis deux ans, les multiples emplacements qui se font et se défont contre le pipeline Transmountain ainsi que l'ensemble des réseaux qui supportent ces luttes dans les villes, les villages et les réserves sont des présages de ce que peut nommer « autonomie ».



Le campement contient la promesse, comprise à la fois comme une tâche et comme une nécessité, de l'invention de nouvelles manières d'habiter. Les formes-de-vie qui s'y élaborent demeurent après leur démantèlement. Le Canada est déjà en décomposition. Bâtir et lutter, lier les groupes en lutte, tenir des lieux, à tout prix, puisque des mondes en dépendent.

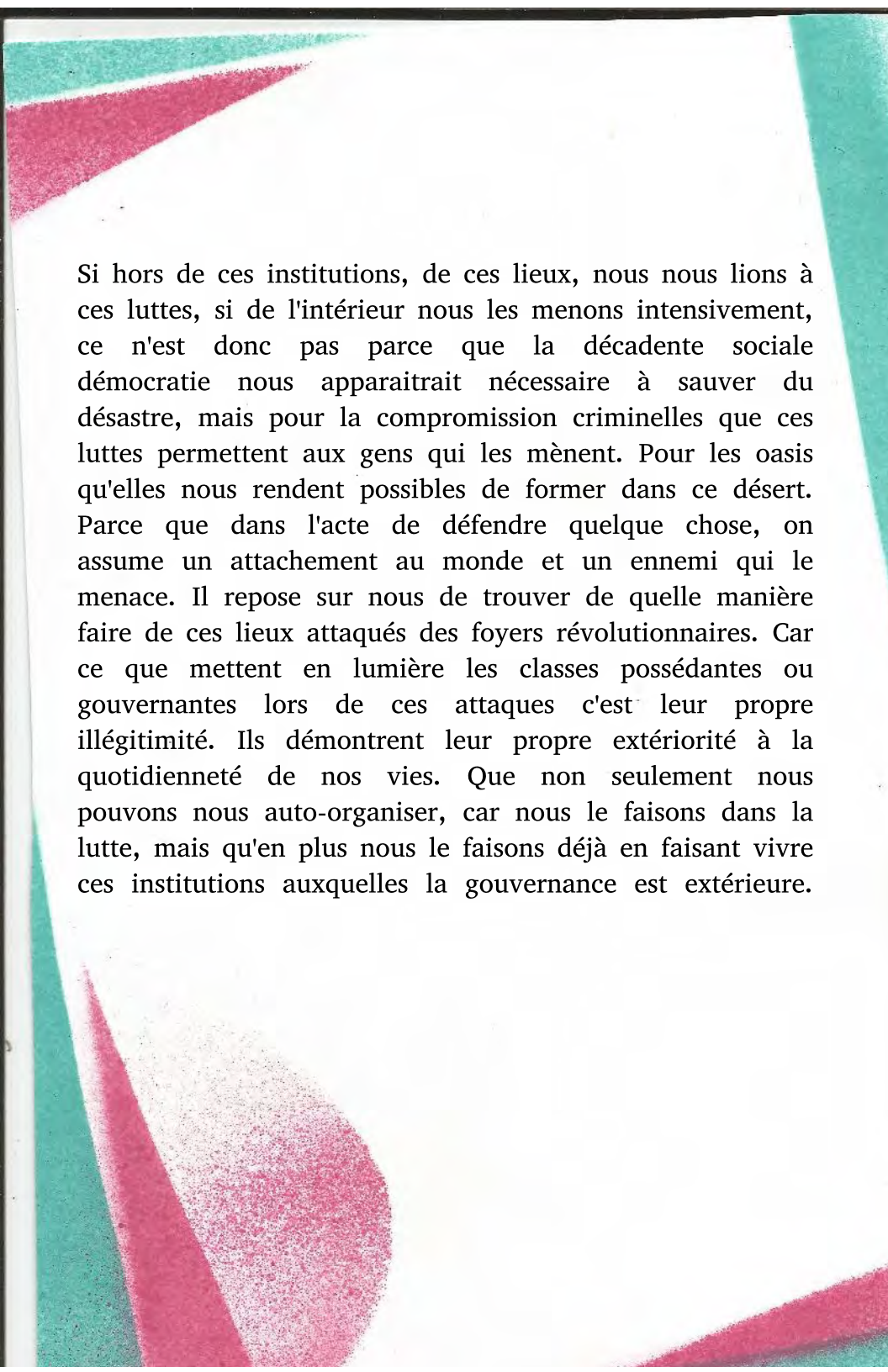


Un autre type de situation auquel nous devons sans doute faire face au cours des prochaines années de gouvernance néolibérale consistera en des attaques répétées contre les institutions de l'État. Le défi pour les révolutionnaires consistera à ne pas céder au discours contestataire hégémonique : celui de la social-démocratie. Nous ne voulons pas plus d'une SAQ nationalisée, qui exploite ses travailleurs et travailleuses précaires au profit de riches fonctionnaires technocrates que d'une multiplicité de petits commerces privés. Nous voulons apprendre à cambrioler en groupe, à rendre commun aux amis.es ou à revendre des alcools luxueux aux bourgeois.es. À vivre sans alcool comme à en fabriquer nous-mêmes.



De la même manière, nous ne sommes pas attaché.es à la forme scolaire Cégep qui pourrait être menacée, mais aux potentiels qu'elle nous offre en termes de rencontres, d'usages libres du temps et des lieux qui y existent. C'est ce qui existe d'antisocial, d'improductif, dans les Cégeps qui pourrait faire l'objet d'une attaque gouvernementale, tout comme les cégepien.nes sont d'ores et déjà l'objet des railleries de la «bonne société». Contrairement aux républicain.es, progressistes ou conservatrices, ce n'est pas la « collégialité », la « démocratie » ou l'« humanisme » qu'il nous importe de sauver. Pas davantage que nous ne voulons défendre les cours de philosophie, de littérature, dont tout le monde se fout. Nous voulons continuer à tenir des cafés, garder des armoires pleines de matériel offensif, des infrastructures d'impression, continuer à nous lier aux intellectuel.les partisan.es qui habitent ces lieux, aux professeur.es qui ont des vécu.s et des désirs révolutionnaires, à ceux et celles qui veulent apprendre à soigner, à défendre les camarades et aux ami.es qui cherchent à changer leurs vies. Encore plus, nous voulons des espaces pour se rassembler, s'organiser et penser, science, littérature et philosophie, en dehors de l'école. Nous devons les construire et les faire vivre.



The page features a white background with abstract, textured shapes in teal and pink. These shapes are located in the corners and along the edges, creating a modern, graphic border. The teal shapes are primarily in the top-left, top-right, and bottom-left corners, while the pink shapes are in the top-left, bottom-left, and bottom-right corners. The shapes have a grainy, stippled texture.

Si hors de ces institutions, de ces lieux, nous nous lions à ces luttes, si de l'intérieur nous les menons intensivement, ce n'est donc pas parce que la décadente sociale démocratie nous apparaîtrait nécessaire à sauver du désastre, mais pour la compromission criminelles que ces luttes permettent aux gens qui les mènent. Pour les oasis qu'elles nous rendent possibles de former dans ce désert. Parce que dans l'acte de défendre quelque chose, on assume un attachement au monde et un ennemi qui le menace. Il repose sur nous de trouver de quelle manière faire de ces lieux attaqués des foyers révolutionnaires. Car ce que mettent en lumière les classes possédantes ou gouvernantes lors de ces attaques c'est leur propre illégitimité. Ils démontrent leur propre extériorité à la quotidienneté de nos vies. Que non seulement nous pouvons nous auto-organiser, car nous le faisons dans la lutte, mais qu'en plus nous le faisons déjà en faisant vivre ces institutions auxquelles la gouvernance est extérieure.

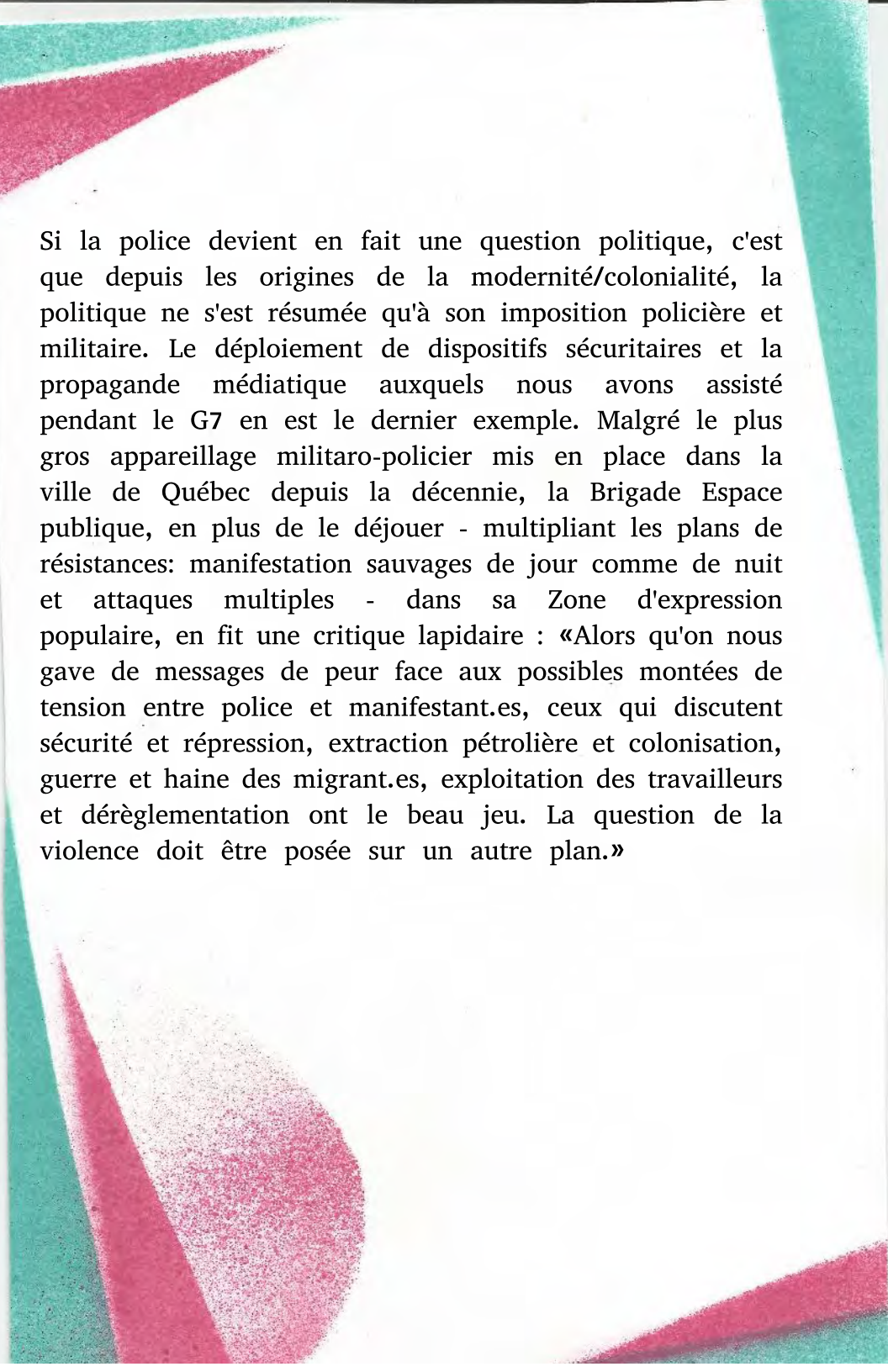
Ainsi, chaque charge de tout type contre le bien-vivre nous permettra de voir dans quelle mesure notre puissance est actualisable - s'il nous est possible de rendre inopérantes les décisions gouvernementales par la force de nos moyens. C'est seulement par la capacité des grèves, des blocages, des sabotages, à faire reculer les politiques que nous serons à même d'évaluer notre puissance. Par le niveau des forces organisées pour la destruction du capitalisme que nous pourrions mesurer réellement son état de crise.

Au travers de tout effort pour faire reculer le gouvernement, à chaque déroulement d'un plan de résistance, les insurgé.es rencontreront en premier lieu les forces policières. Leurs militarisation et donc leur capacité à réprimer les mouvements sociaux a largement augmenté au cours des dernières années. Un État dont le maintien de l'ordre est la tâche prioritaire a déjà failli. C'est parce que les institutions n'inspirent pas le respect - chacun.e sait aujourd'hui que c'est la violence qui les fonde - qu'elles doivent employer la force pour mater ceux et celles qui les fréquentent. L'utilisation de services de sécurité privée pour empêcher les grèves comme ce fut le cas à l'UQAM en 2015 ou la mobilisation de lois spéciales pour casser les grèves de travailleurs et travailleuses lors des dernières décennies n'en sont que de tristes manifestations.



Il n'en tient qu'à nous de ne pas être pris.es par surprise. De désigner dès maintenant la police comme ennemie et de se préparer à la tenir en respect par tous les moyens nécessaire. Si l'affrontement militaire direct avec l'État est à coup sûr le chemin de la défaite, il nous faut plutôt nous donner la possibilité de choisir le niveau de violence, de frapper tactiquement, de nous rendre capables. À chaque effort de répression du mouvement, il nous faut nous convaincre de la justesse de nos actions en nous rappelant que si l'ennemi nous combat de la sorte, c'est que nos méthodes fonctionnent.

Les cas d'assassinats policiers comme ce fut le cas de Pierre Coriolan, de Jean-Pierre Bonny ou, il y a maintenant dix ans, de Freddy Villanueva, et les scandales autour des sévices sexuels, abus de pouvoir et intimidation à l'endroit des femmes autochtones de Val-d'Or sont seulement les évènements les plus choquants et les plus médiatisés de tout un continuum de violence que fait subir la police à certaines franges de la population : kidnapper, frapper, agresser, épier, voler, forcer, tromper, violer, mentir, tuer.

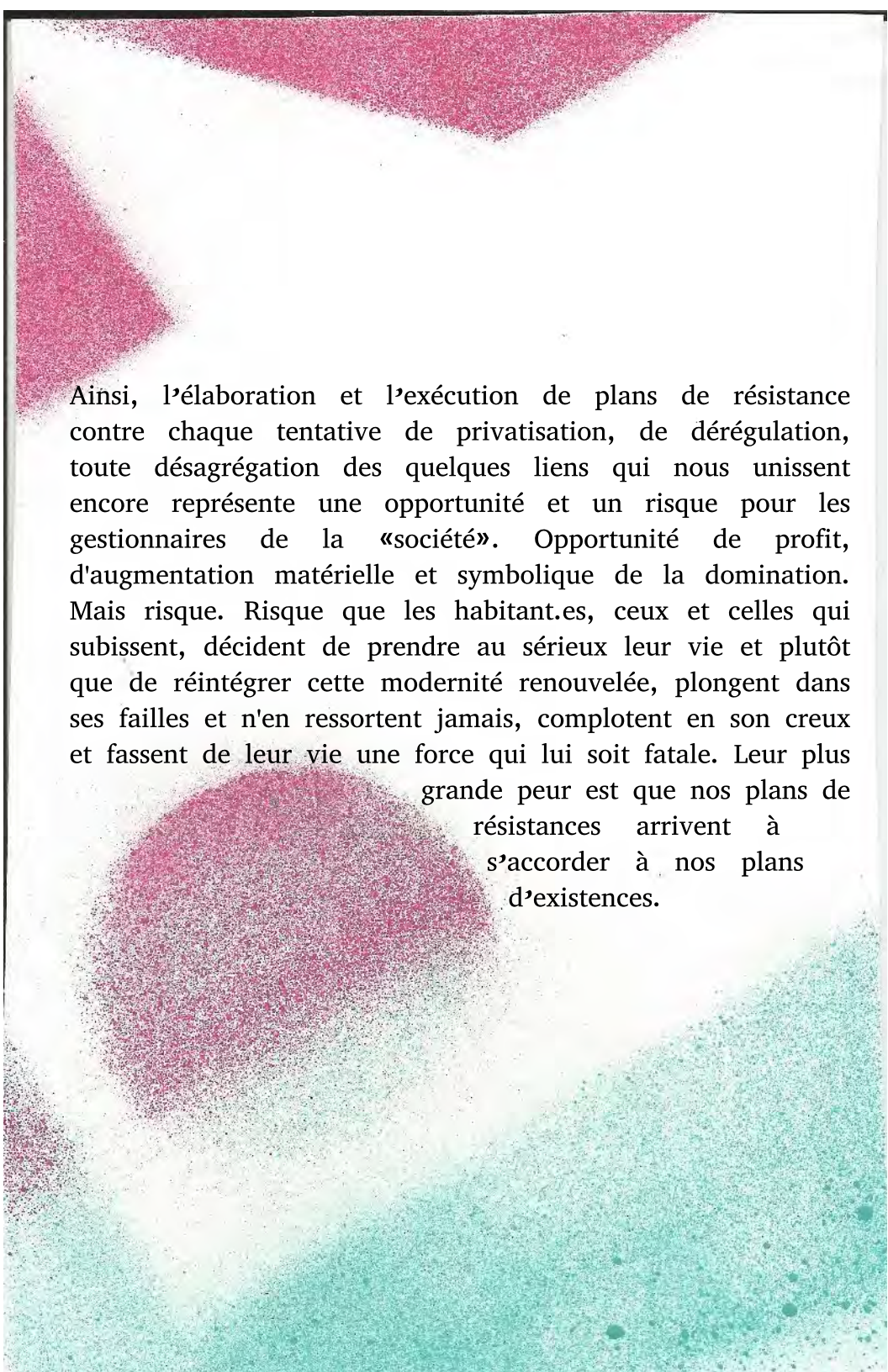
The background of the page features abstract, overlapping geometric shapes in shades of teal and pink. These shapes are primarily located in the corners and along the right edge, creating a modern, graphic aesthetic. The teal shapes are more angular and sharp, while the pink shapes are softer and more rounded. The overall composition is clean and minimalist, providing a contemporary backdrop for the text.

Si la police devient en fait une question politique, c'est que depuis les origines de la modernité/colonialité, la politique ne s'est résumée qu'à son imposition policière et militaire. Le déploiement de dispositifs sécuritaires et la propagande médiatique auxquels nous avons assisté pendant le G7 en est le dernier exemple. Malgré le plus gros appareillage militaro-policiier mis en place dans la ville de Québec depuis la décennie, la Brigade Espace publique, en plus de le déjouer - multipliant les plans de résistances: manifestation sauvages de jour comme de nuit et attaques multiples - dans sa Zone d'expression populaire, en fit une critique lapidaire : «Alors qu'on nous gave de messages de peur face aux possibles montées de tension entre police et manifestant.es, ceux qui discutent sécurité et répression, extraction pétrolière et colonisation, guerre et haine des migrant.es, exploitation des travailleurs et dérèglementation ont le beau jeu. La question de la violence doit être posée sur un autre plan.»



Ce qui rebute aujourd'hui une bonne partie des révolté.es à poser de tels gestes ne réside pas dans un respect pour l'ordre tel qu'il est - qui s'est évaporé tout comme l'illusion du progrès -, mais dans la peur imposée par le dispositif de surveillance et de contrôle. Si chaque geste semble maintenant espionné par des caméras et des capteurs, chaque faux pas par des systèmes d'alarme, c'est que la discipline salariale ne suffit plus à nous contrôler. Il est donc nécessaire de continuer à développer et de transmettre, contre le mythe théologico-politique de la conscience infinie de l'État, des savoirs sur la manière concrète dont fonctionnent les dispositifs et sur les manières de les déjouer.

Évidemment, la figure du casseur, du «black bloc», sera l'instrument de prédilection des possédant.es et des gouvernant.es pour stigmatiser toute attaque contre les dispositifs modernes. Si toutes ces élites haïssent si profondément ces habitant.es masqué.es c'est parce qu'elles et ils commettent, dans un même geste, deux offenses irréparables. Ils et elles démontrent à la fois que notre impuissance n'est pas une fatalité (ce qui insulte toutes les personnes qui préfèrent chialer sans rien faire) et qu'il est possible de poser un geste politique, depuis n'importe quelle situation, sans faire de la politique au sens classique. Ces encapuchonné.es sont évidemment une menace, car la généralisation de leur pratique, l'insurrection, est au coeur de toute révolution.

The background of the page is abstract, featuring large, textured shapes in shades of red and green. A large red shape is at the top, and a large green shape is at the bottom. The text is centered in the white space between them.

Ainsi, l'élaboration et l'exécution de plans de résistance contre chaque tentative de privatisation, de dérégulation, toute désagrégation des quelques liens qui nous unissent encore représente une opportunité et un risque pour les gestionnaires de la «société». Opportunité de profit, d'augmentation matérielle et symbolique de la domination. Mais risque. Risque que les habitant.es, ceux et celles qui subissent, décident de prendre au sérieux leur vie et plutôt que de réintégrer cette modernité renouvelée, plongent dans ses failles et n'en ressortent jamais, complotent en son creux et fassent de leur vie une force qui lui soit fatale. Leur plus grande peur est que nos plans de résistances arrivent à s'accorder à nos plans d'existences.






# PLAN D'EXISTENCE

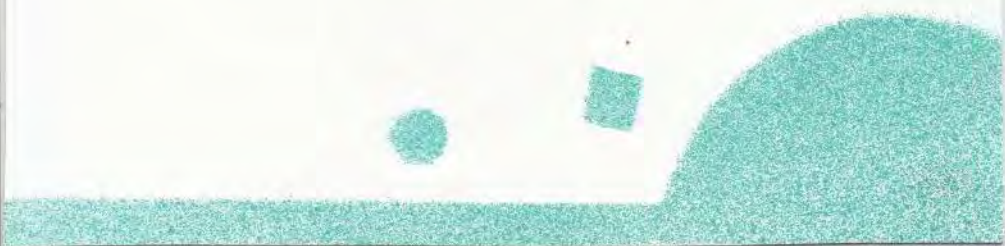
Ce par quoi un mouvement révolutionnaire destituant se différencie de ceux qui sont constituants est qu'il ne met pas en place de nouvelles institutions, mais élabore des formes. L'institution a besoin de raisons pour exister - la police doit défendre la société et la prison enfermer les délinquant.es. Ces institutions sont le bricolage de la gouvernance qui s'adresse aux gouverné.es. Elles sont imposition, car la société ne présente pas un ensemble de liens sociaux réels, elle n'existe pas sans son imposition continue à travers des dispositifs de gouvernementalité - elle doit être maintenue par la force. La forme, elle, se justifie en elle-même.

Pour ne pas opposer aux pouvoirs constitués de l'État un nouveau pouvoir constituant, «au nom du Peuple», «le pouvoir ouvrier», il ne peut suffire de multiplier les attaques, de faire des insurrections des moments de violences pures, irrécupérables. Destituer c'est aussi se passer de notre besoin de l'institution, vivre ailleurs, autrement, sans elle. Non pas s'opposer à elle frontalement, mais la vider, la neutraliser. Trouver des façons de s'aider, de se soigner, de s'éduquer, de régler nos différents.

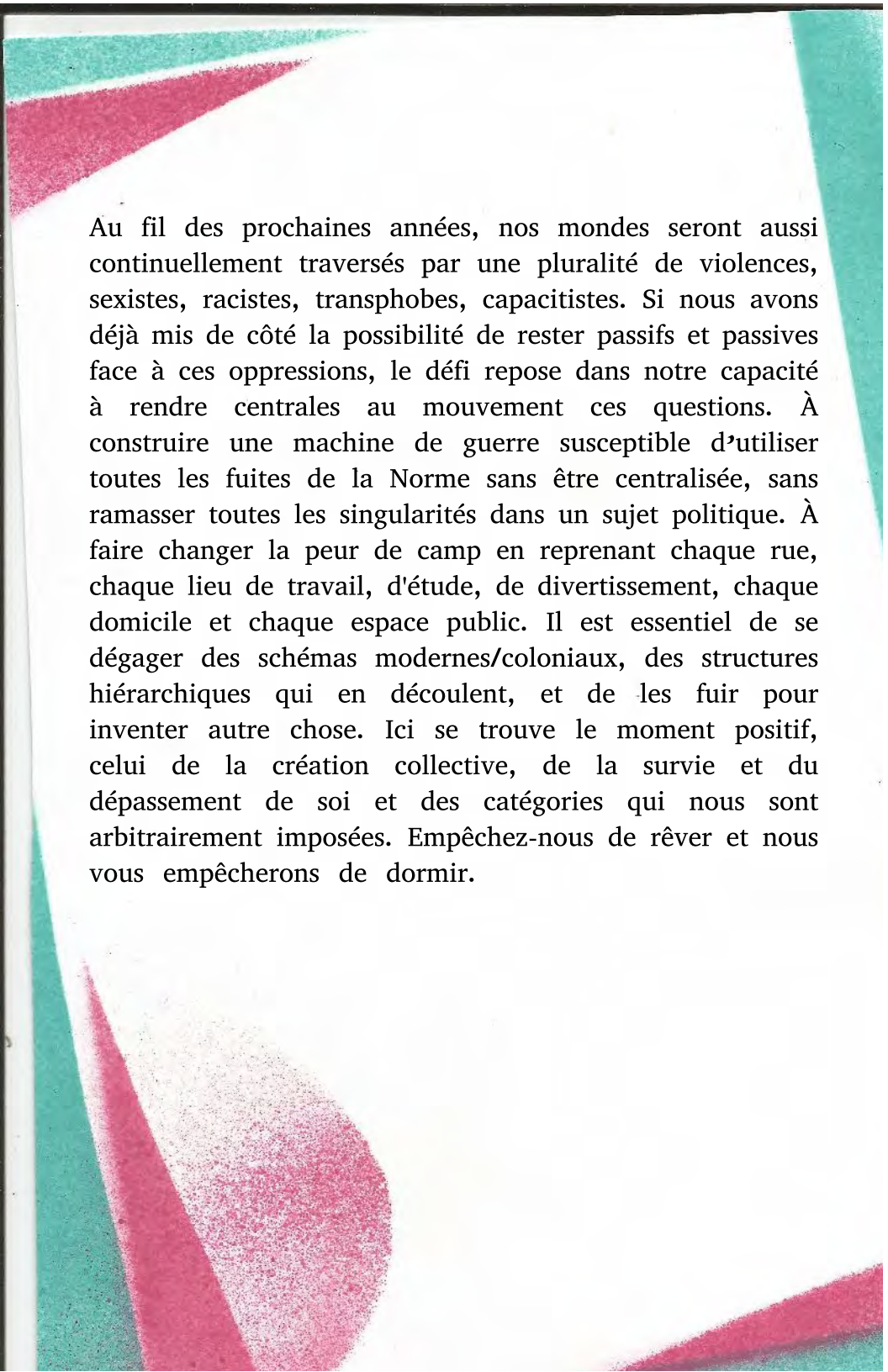


Les plans d'existence regroupent donc des pratiques déjà existantes et d'autres qui sont à venir. D'une part, les lieux physiques, les occupations et les squats, les librairies, cafés, centres sociaux autonomes ou alternatifs. Et d'autres parts, les manières de vivre ensemble, d'interagir. Un plan c'est aussi la façon dont les éléments s'articulent entre eux.

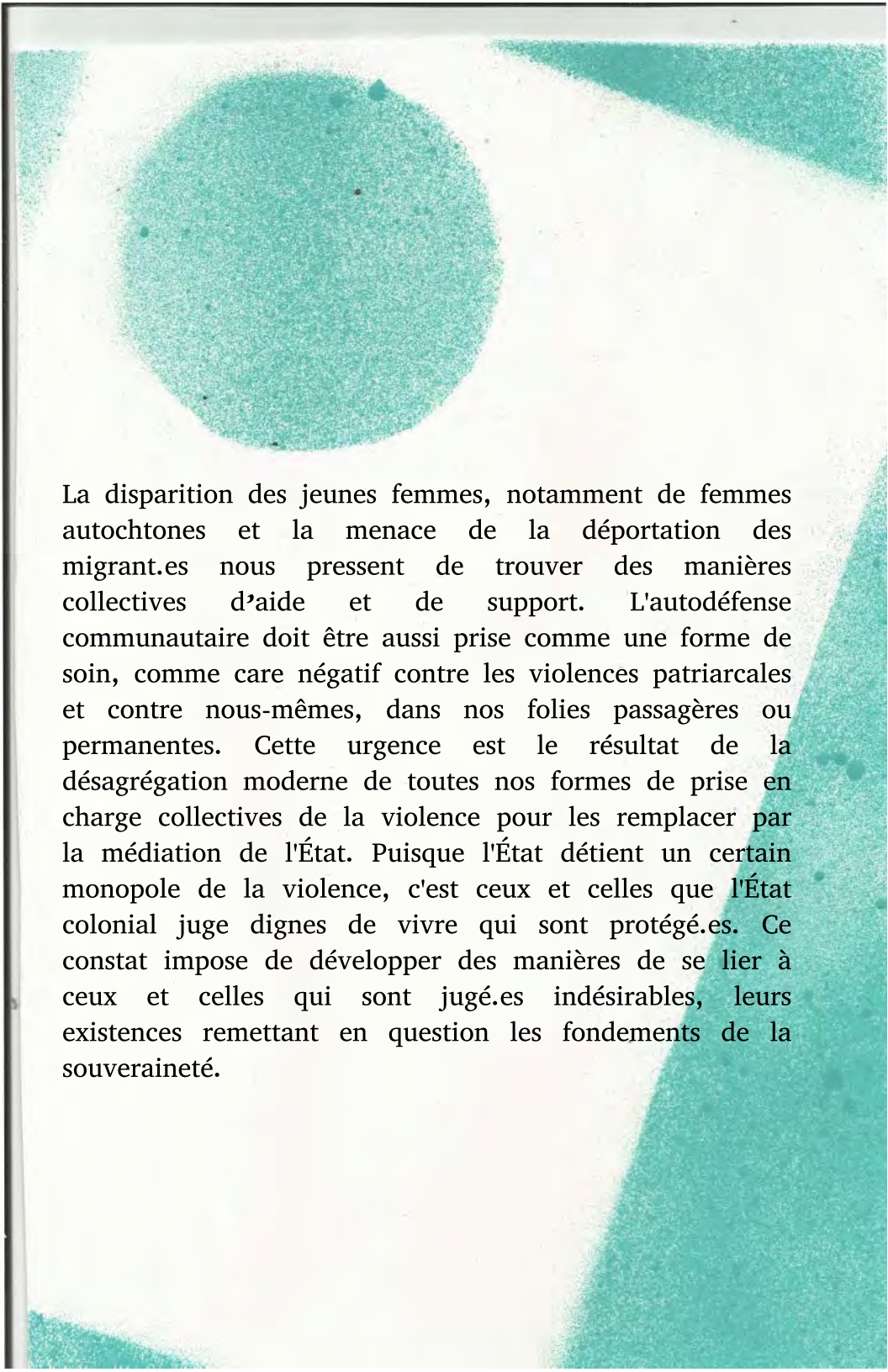
Il est donc ici question de fragments, de temps, d'espaces, de mondes. Contre le mythe, de plus en plus réel, d'un territoire étatique unifié, d'un temps capitaliste mondial, d'une totalité culturelle et spirituelle, ce qui fragmente réellement est ce qui fait rupture. La totalité ne peut être que gouvernée, le fragment ne peut être que vécu. Dans la décomposition capitaliste totale, la dernière chance des élites repose dans l'unification mondiale. Il leur faut une totalité, une maison commune qu'il est possible d'administrer où toute conspiration est anéantie. Où aucune particularité ne subsiste. Contre cette horreur libérale, les plans d'existence visent à fragmenter, transversalement, les territoires et les vies. À faire monde à travers et à l'abri de la modernité coloniale. Être autonome c'est faire grandir les mondes que nous sommes.






The background of the page features abstract, overlapping geometric shapes in shades of teal and pink. These shapes are primarily located in the corners and along the edges, creating a modern, graphic aesthetic. The central area is a plain white space where the text is located.

Au fil des prochaines années, nos mondes seront aussi continuellement traversés par une pluralité de violences, sexistes, racistes, transphobes, capacitistes. Si nous avons déjà mis de côté la possibilité de rester passifs et passives face à ces oppressions, le défi repose dans notre capacité à rendre centrales au mouvement ces questions. À construire une machine de guerre susceptible d'utiliser toutes les fuites de la Norme sans être centralisée, sans ramasser toutes les singularités dans un sujet politique. À faire changer la peur de camp en reprenant chaque rue, chaque lieu de travail, d'étude, de divertissement, chaque domicile et chaque espace public. Il est essentiel de se dégager des schémas modernes/coloniaux, des structures hiérarchiques qui en découlent, et de les fuir pour inventer autre chose. Ici se trouve le moment positif, celui de la création collective, de la survie et du dépassement de soi et des catégories qui nous sont arbitrairement imposées. Empêchez-nous de rêver et nous vous empêcherons de dormir.



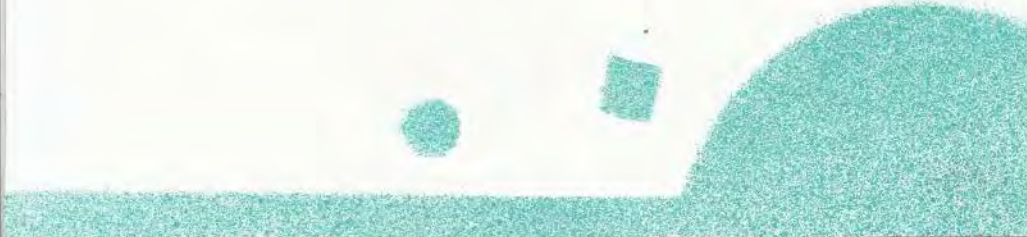
La disparition des jeunes femmes, notamment de femmes autochtones et la menace de la déportation des migrant.es nous pressent de trouver des manières collectives d'aide et de support. L'autodéfense communautaire doit être aussi prise comme une forme de soin, comme care négatif contre les violences patriarcales et contre nous-mêmes, dans nos folies passagères ou permanentes. Cette urgence est le résultat de la désagrégation moderne de toutes nos formes de prise en charge collectives de la violence pour les remplacer par la médiation de l'État. Puisque l'État détient un certain monopole de la violence, c'est ceux et celles que l'État colonial juge dignes de vivre qui sont protégé.es. Ce constat impose de développer des manières de se lier à ceux et celles qui sont jugé.es indésirables, leurs existences remettant en question les fondements de la souveraineté.



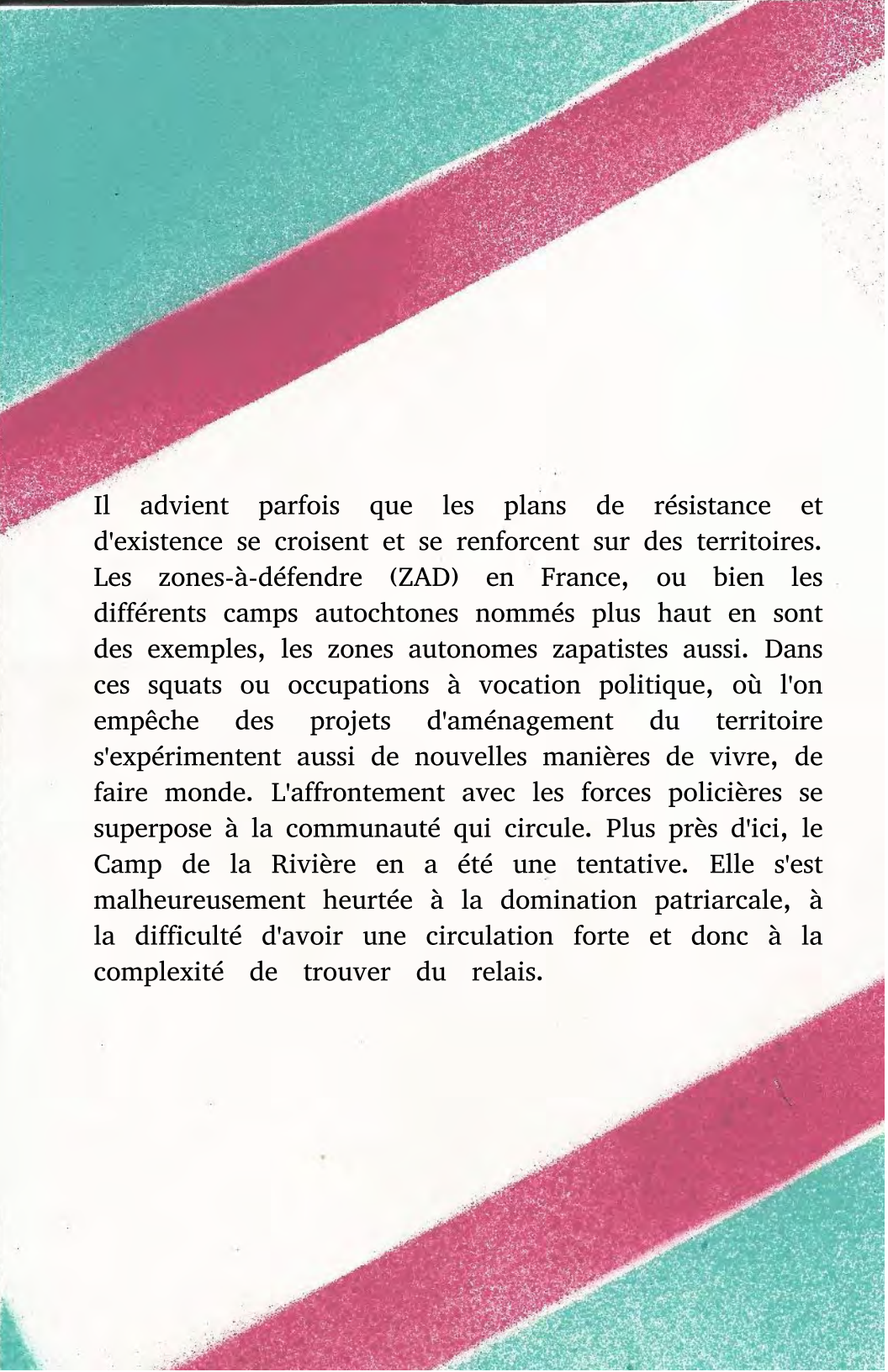


Aucun changement radical ne sera possible s'il nous est impossible de vivre entre nous. L'abolition par décret, du sommet, ne change pas nos vies. Pas plus que l'obtention de nouveaux droits, la reconnaissance ou la meilleure représentation. C'est la pratique réelle qui le fait. C'est ce que les révolutionnaires républicain.es et universalistes se refusent encore à comprendre. Rien ne sera possible si ces questions ne sont pas au coeur de nos projets.

Mettre aux fondements du projet révolutionnaire notre capacité à vivre ensemble, à faire communauté, renverse le fardeau qui pesait sur toutes les personnes luttant contre les oppressions. Ce n'est pas la lutte contre les violences racistes ou patriarcales qui nous «éloignent de la question révolutionnaire» ou qui «divise le mouvement», mais bien les oppresseur.es qui nuisent à la mise en place des plans d'existence que nécessite la constitution d'une puissance révolutionnaire.

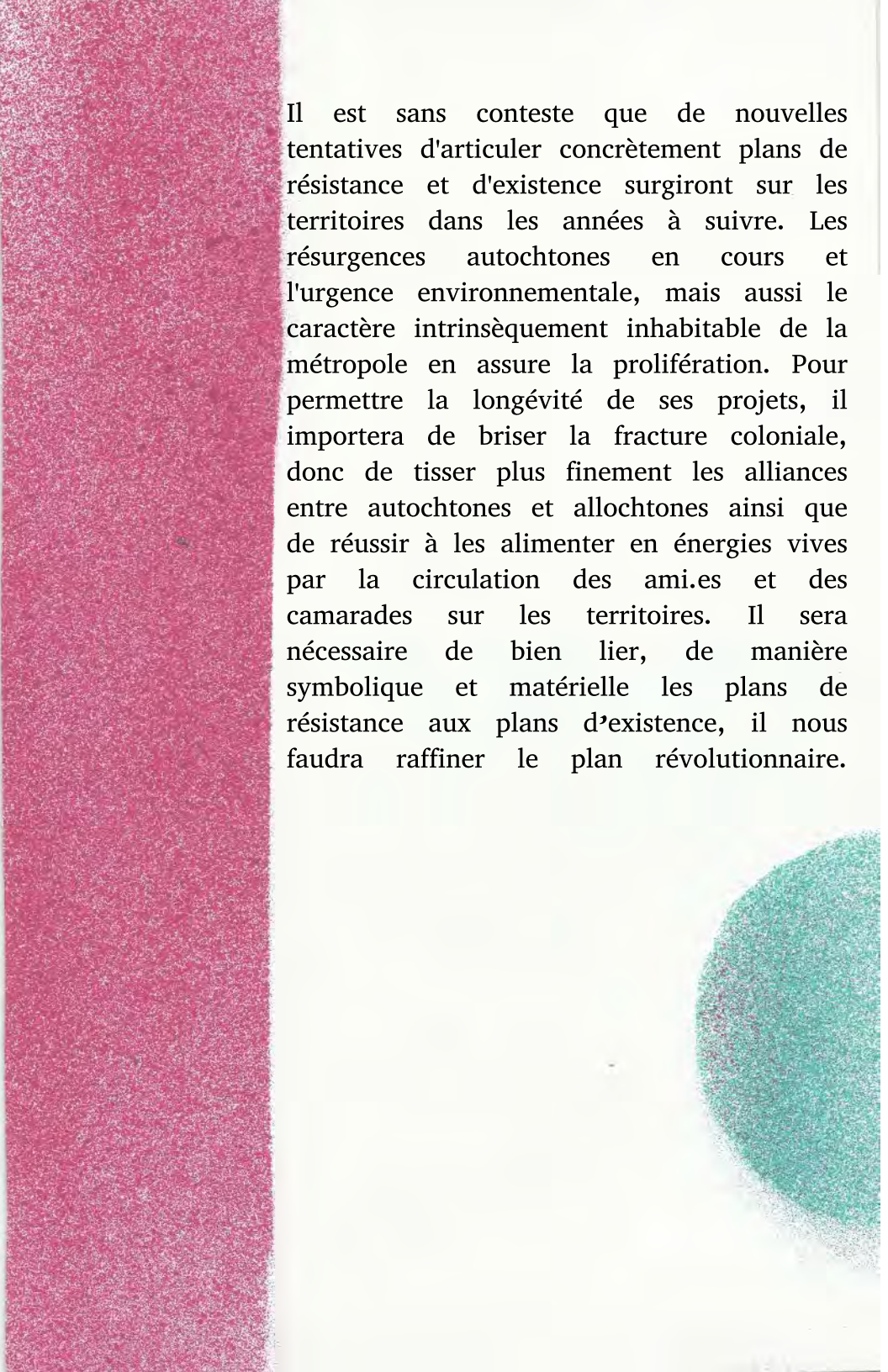


La guerre ne se laisse plus ranger comme un moment isolable de notre existence, celui de la confrontation décisive ; désormais, c'est notre existence même, dans tous ses aspects, qui est la guerre. Cela veut dire que le premier mouvement de cette guerre est réappropriation. Réappropriation de nos corps, des moyens de vivre-et-lutter. Réappropriation, donc, des espaces : squats, occupation ou mise en commun de lieux. Réappropriation du commun : constitution de langages, de syntaxes, de moyens de communication, d'une culture autonome – arracher la transmission de l'expérience des mains de l'État. Réappropriation de la violence : communisation des techniques de combat, formation de forces d'auto-défense, armement. Enfin, réappropriation des moyens de la vie-bonne : diffusion des savoirs-pouvoirs médicaux, des techniques de vol et d'expropriation, organisation progressive d'un réseau de ravitaillement autonome.



Il advient parfois que les plans de résistance et d'existence se croisent et se renforcent sur des territoires. Les zones-à-défendre (ZAD) en France, ou bien les différents camps autochtones nommés plus haut en sont des exemples, les zones autonomes zapatistes aussi. Dans ces squats ou occupations à vocation politique, où l'on empêche des projets d'aménagement du territoire s'expérimentent aussi de nouvelles manières de vivre, de faire monde. L'affrontement avec les forces policières se superpose à la communauté qui circule. Plus près d'ici, le Camp de la Rivière en a été une tentative. Elle s'est malheureusement heurtée à la domination patriarcale, à la difficulté d'avoir une circulation forte et donc à la complexité de trouver du relais.






Il est sans conteste que de nouvelles tentatives d'articuler concrètement plans de résistance et d'existence surgiront sur les territoires dans les années à suivre. Les résurgences autochtones en cours et l'urgence environnementale, mais aussi le caractère intrinsèquement inhabitable de la métropole en assure la prolifération. Pour permettre la longévité de ses projets, il importera de briser la fracture coloniale, donc de tisser plus finement les alliances entre autochtones et allochtones ainsi que de réussir à les alimenter en énergies vives par la circulation des ami.es et des camarades sur les territoires. Il sera nécessaire de bien lier, de manière symbolique et matérielle les plans de résistance aux plans d'existence, il nous faudra raffiner le plan révolutionnaire.



# RAFFINER LE PLAN

L'exigence révolutionnaire consiste ainsi aujourd'hui en un double geste : créer des mondes et détruire celui de la modernité. Mettre en place des plans d'existence et à exécution des plans de résistance. Raffiner ces plans, c'est les rendre indissociables : désertion et attaque, élaboration et saccage, fight, build and care. Prendre soin des ami.es pour mieux combattre les ennemi.es.

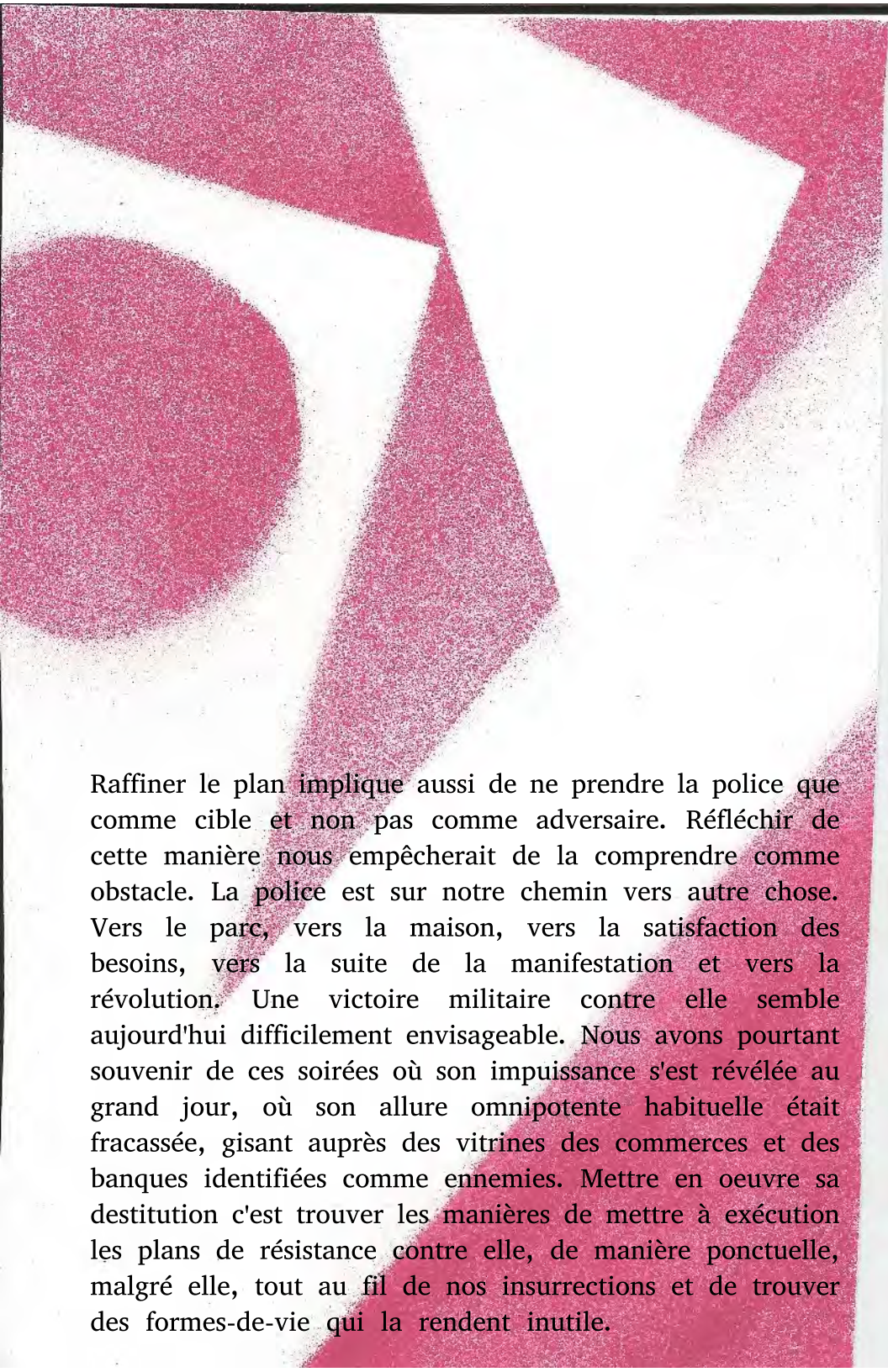
Tout le défi se trouve ici. Comment articuler la négativité de l'affrontement à la positivité de nouvelles créations du collectif? Fuir, mais en fuyant, chercher une arme. Si l'on refuse le crime qui consiste à participer à la reproduction de ce système, comment réussir l'autre qui consiste à le désertir pour l'abattre?



Ce dont nous parlons ici, c'est de la constitution de machines de guerre. Par machine de guerre, il faut entendre une certaine coïncidence du vivre et du lutter, coïncidence qui ne se donne jamais sans exiger en même temps d'être construite. Raffiner le plan c'est donc commencer à imaginer et à constituer les machines de guerre sociales, les machines d'écriture, de poésie, de théorie, les vies-en-lutte qui nous permettront de mettre en branle la révolution, de faire de la révolution un devenir, un processus perceptible ici et maintenant.


Fragmenter. Faire comprendre que nous n'avons rien à voir avec ce monde. Nous n'avons rien à lui dire, ni rien à lui faire comprendre. Nos actes de destruction, de sabotage, de rupture, nous n'avons pas besoin de les faire suivre d'une explication en long et en large. Nous n'agissons pas en vertu d'un futur meilleur, alternatif, à venir, mais en vertu de ce que nous expérimentons dès maintenant, en vertu de l'irréconciliabilité radicale de l'Empire et de cette expérimentation, dont la guerre fait partie.



An abstract background consisting of overlapping geometric shapes in shades of red and white. The shapes include a large circle on the left, several triangles, and irregular polygons, creating a complex, layered composition. The red has a slightly grainy texture, while the white areas are smoother.

Raffiner le plan implique aussi de ne prendre la police que comme cible et non pas comme adversaire. Réfléchir de cette manière nous empêcherait de la comprendre comme obstacle. La police est sur notre chemin vers autre chose. Vers le parc, vers la maison, vers la satisfaction des besoins, vers la suite de la manifestation et vers la révolution. Une victoire militaire contre elle semble aujourd'hui difficilement envisageable. Nous avons pourtant souvenir de ces soirées où son impuissance s'est révélée au grand jour, où son allure omnipotente habituelle était fracassée, gisant auprès des vitrines des commerces et des banques identifiées comme ennemies. Mettre en oeuvre sa destitution c'est trouver les manières de mettre à exécution les plans de résistance contre elle, de manière ponctuelle, malgré elle, tout au fil de nos insurrections et de trouver des formes-de-vie qui la rendent inutile.





Raffiner le plan révolutionnaire c'est donc tenter de se constituer en puissance. Un œil lucide sur le portrait large de la situation révolutionnaire actuelle nous force au constat de notre impuissance. Il ne sert à rien de jeter notre dévolu sur ceux et celles qui, résigné.es, iront voter. Il faut plutôt concentrer nos énergies afin que le même œil attentif en vienne à un autre constat au plus tard dans 4 ans, quand cette mascarade électorale reprendra.

Raffiner les plans revient peut-être d'abord à évaluer leurs manques, ce qu'on ne retrouve pas ou trop peu sur les territoires qu'on nomme «Québec». Des grands rassemblements où l'on pourrait conspirer, se mettre d'accord et préparer la suite. De larges organes de diffusion qui permettent de faire résonner notre intelligence collective à l'extérieur de nos milieux. Des blacks blocs qui qui sortent la police de nos manifs, qui la tiennent en respect lorsque nécessaire. Des repas partagés, des fêtes, des partys qui dérapent. Des squats et des occupations, des lieux qui durent et qui inspirent, qui vivent. Des zones autonomes où l'État ne met plus les pieds. Des sensibilités individuelles et collectives poussées encore plus loin. Des agencements originaux entre différentes vies-en-lutte. Des guides, des trucs, des savoirs qui circulent et évoluent.

Une idée commune du bonheur qui nous pousse à chercher l'agrandissement de nos mondes. Un horizon révolutionnaire qui nous pousse à détruire le leur.



**LE SPECTACLE A VOULU NOUS VOIR REDOUTABLES.  
NOUS ENTENDONS BIEN ÊTRE PIRES.**

